

La nuit du chasseur *Rafales* d'André Melançon

Marcel Jean

Numéro 52, novembre-décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1990). Compte rendu de [La nuit du chasseur / *Rafales* d'André Melançon]. *24 images*, (52), 74-74.

LA NUIT DU CHASSEUR

par Marcel Jean

Le dernier film d'André Melançon repose sur une idée très forte : pour augmenter sa cote d'écoute, un animateur de radio



Prise d'otage en direct. Marcel Lebeuf et Denis Bouchard.

s'arrange pour être pris en otage par un criminel en fuite, et fait en sorte que les négociations avec la police se fassent en ondes. On trouve là le point de départ idéal d'un thriller social façon Boisset (*Radio Corbeau*), Verneuil (*I comme Icare*) ou Leroy (*Le quatrième pouvoir*) : une situation explosive, tendue, sur laquelle repose une critique sociale qui se voudrait virulente.

Or, Melançon signe ici un film comparable à ceux de ses homologues français, c'est-à-dire une mécanique plutôt bien huilée qui demeure toutefois parfaitement inoffensive sur le plan social. C'est que le manichéisme du scénario et la focalisation du récit sur le couple Denis Bouchard (l'animateur) et Marcel Lebeuf (le ravisseur) ne permet jamais une réflexion d'ensemble sur le sensationnalisme médiatique. En lieu et place, le spectateur est témoin d'une longue partie de jeu du chat et de la souris. Au fond, l'enjeu du film n'est pas vraiment social : il est dramatique et psychologique, comme dans *Pouvoir intime* d'Yves Simoneau.

Côté dramatique, le film fonctionne : il y a effectivement une réelle tension autour de ce hold-up manqué qui tourne à la prise

d'otage truquée. C'est donc du côté de la psychologie qu'il faut fouiller pour relever les principales faiblesses de *Rafales*. Une psychologie qui ne nous épargne ni les invraisemblances (le monologue artificiel de la coiffeuse), ni la mièvrerie (le petit morceau de piano final). C'est comme si, à trop vouloir donner de l'épaisseur au personnage du ravisseur, à trop vouloir cerner ses motivations, pénétrer son « âme », on avait fini par l'amener au bord de la surcharge caricaturale.

Ainsi, le hold-up manqué plonge Gérard (Marcel Lebeuf) au plus profond de sa situation d'orphelin, ses deux pères symboliques ayant disparu (Pouliot, son boss, l'a trahi, tandis que Normand, son frère, a été capturé par la police). Comme si cela ne suffisait pas, c'est l'homicide involontaire du Père Noël (autre figure patriarcale) qui est à l'origine de la tragédie de Gérard.

Ce dernier est donc une proie facile pour l'animateur de radio qui, prenant la place du père, contrôle à sa guise cet enfant perdu. Insécure, délaissé, Gérard aura cependant droit à un bref moment d'amitié, de fraternité, lorsque sa route croisera celle d'une vieille dame (Kim Yaroshevskaya), nostalgique de sa Russie natale, qui lui offrira son seul cadeau de Noël (un exemplaire des *Cerfs-volants* de Romain Gary). Cette scène, plutôt sur-signifiante, contribue elle aussi à faire de Gérard un être plus pathétique que tragique.

Ces réserves énoncées, il demeure que Melançon arrive toujours à se rattraper et à redonner au film une certaine tension dramatique. La mise en scène, plutôt nerveuse, profite largement du montage d'André Corriveau et de la souplesse avec laquelle la caméra arrive à suivre les personnages dans leurs déplacements. C'est tout cela qui fait de *Rafales* un produit honnête, mais qui reste en deça de ses ambitions. ■

RAFALES

Québec, 1990. Ré. : André Melançon. Scé. : Melançon, Denis Bouchard et Marcel Lebeuf. Ph. : Pierre Mignot. Mus. : Osvaldo Montès. Int. : Lebeuf, Bouchard, Claude Blanchard, Guy Thauvette. 87 minutes. Couleur. Dist. : Aska Film.